FACM@JBAM#2018!

JARDIN BOTANIQUE ALPIN DE MEYRIN

16 JUIN – 16 SEPT. 2018

FONDS D'ART CONTEMPORAIN DE MEYRIN

FACM@JBAM#2018!
JARDIN BOTANIQUE ALPIN DE MEYRIN
16 JUIN – 16 SEPT. 2018

FONDS D'ART CONTEMPORAIN DE MEYRIN · FACM

Installations artistiques éphémères et *in situ*
Guillaume Arlaud
Collectif Galta
Séverin Guelpa
Claire Mayet
Sylvain Meyer & Jan Reymond
Nathalie Wetzel

“ Cette année, aucun thème n’a été donné. C’est le jardin lui-même qui a guidé les artistes vers une thématique. ”

— Sylvain Meyer & Jan Reymond

Cette plaquette a été imprimée à 500 exemplaires.

© 2018 FACM

Fonds d'art contemporain · ville de Meyrin · rue des Boudines 2 · 1217 Meyrin
directrice de la publication : Camille Abele
photographies : binocle · 2e couverture + pp. 10 + 11 hm, 28 h, 38 bm, 78 + 79 h
Baptiste Coulon · pp. 10 b, 45, 50 + 51, 76 h, 78 b
Alban Kakulya · pp. 4–5, 11 b, 16 + 17, 18, 19 hg/bd, 26 + 27, 36 + 37, 46 + 47, 56 + 57 b, 65, 66 + 67, 76 b
Djoon Leuenberger · couverture + pp. 9, 10 + 11 hg/bm/hd, 15, 19 hd/bg, 20–21, 25, 28 b, 29, 30–31, 35, 38 + 39, 40–41, 48 + 49, 55, 60–61, 68–69, 70–71, 75, 76 m, 77 m, 78 h, 78 + 79 b, 79
Sylvain Meyer & Jan Reymond · pp. 56 + 57 h/m, 58 + 59, 77 h
(h = haut, m = milieu, b = bas, g = gauche, d = droite)
textes : Cyril Macq & Camille Abele
conception & réalisation : binocle
impression : Atar Roto Presse SA, Genève · reliure : Reliure Service SA

ISBN 978-2-8399-2468-9

Le Fonds d'art contemporain de la ville de Meyrin a été créé en 1984 afin de contribuer à la qualité artistique des édifices publics ainsi qu'à la mise en valeur des rues, places et sites municipaux, et d'enrichir le patrimoine artistique de la commune. Il est animé par une commission constituée d'artistes et de spécialistes en art, de représentants des autorités municipales et des services de la ville de Meyrin.

FACM@JBAM#2018! est le nom de l'appel à projets lancé par le Fonds d'art contemporain de la ville de Meyrin pour une série d'installations artistiques éphémères durant la période estivale 2018 au Jardin botanique alpin. Six artistes ou collectifs ont été retenus pour proposer leurs visions originales, conceptuelles, esthétiques et participatives aux promeneurs dans le cadre enchanteur de ce jardin !

MEYRIN

“ Aujourd’hui musée vivant, dans un contexte urbain en constante évolution, le jardin offre aux visiteurs un lieu de promenade et de détente avec son parc arborisé et sa riche collection botanique.”

— Camille Abele

LE FONDS D'ART CONTEMPORAIN DE LA VILLE DE MEYRIN (FACM) A INVITÉ SIX ARTISTES À INVESTIR LE JARDIN BOTANIQUE ALPIN (JBAM) L'ESPACE D'UN ÉTÉ POUR

AVANT-PROPOS

Camille Abele – responsable du FACM

une exposition d'installations artistiques éphémères et en plein air conçues spécifiquement pour ce lieu unique à Meyrin, joyau de verdure au cœur de la cité.

Témoin historique du développement de Meyrin – passant de village rural à première Cité-satellite de Suisse dans les années 1960 –, le JBAM est le survivant d'une époque désormais révolue avec son décor alpin typique du XIX^e^ siècle. Aujourd'hui musée vivant, dans un contexte urbain en constante évolution, le jardin offre aux visiteurs un lieu de promenade et de détente avec son parc arborisé et sa riche collection botanique. Situé à l'entrée de Meyrin, ce véritable poumon vert tranche singulièrement avec le tumulte des importantes voies de communications à proximité (route de Meyrin, tram, aéroport…).

C'est ce contraste saisissant, né du fragile équilibre entre ville et nature, que les artistes ont choisi de mettre en évidence dans leurs créations. Qu'elles soient contemplatives, faisant réfléchir ou rêver, ou immersives, en invitant le public à sentir par lui-même, les œuvres des six artistes de l'exposition FACM@JBAM#2018! offrent des points de vue artistiques sur le jardin. Des regards d'artistes parfois poétiques, conceptuels, décalés ou utopistes, critiques voire politiques, mais toujours résolument contemporains, qui ensemble dessinent une nouvelle cartographie de ce jardin enchanteur.

Des médiateurs culturels, présents sur place tout l'été afin de recueillir les questions des promeneurs, susciter la découverte et s'assurer du bon entretien des installations, sont venus compléter le programme autour de l'exposition FACM@JBAM#2018!

La présente publication garde la trace de cette aventure riche en émotions artistiques et en rencontres humaines.

UNE INTERVENTION OÙ L'OUÏE GUIDE LE REGARD. QUEL QUE SOIT L'ENDROIT DU JARDIN, NOS OREILLES PERÇOIVENT UN ESPACE. CE QUI SEMBLE ÊTRE

BASCULE
Guillaume Arlaud
par Cyril Macq

Guillaume Arlaud analyse les phénomènes physiques avec la précision d'un horloger et la curiosité d'un chercheur, s'intéressant entre autres aux effets provoqués par les ondes électromagnétiques ou aux propriétés d'un mécanisme. Il recourt également au son, spatialise l'audition, révélant la complexité des liens entre un objet et son environnement. Le plus souvent réalisées in situ, ses interventions prennent la forme d'installations mettant en scène divers objets, mécaniques ou industriels, qu'il emploie dans des conditions inhabituelles, détournant leur fonction première. En s'emparant de leurs possibles qu'il déplace, il crée un univers poétique, teinté d'absurdité où le public est invité à utiliser tous ses sens.

des cloches nous dirige vers le sud-ouest, en contrebas de la petite cascade dans la rocaille du jardin.

Guillaume Arlaud a choisi un emplacement des plus difficiles, avec la proximité de la route, et l'arbre qui en souffre le plus probablement, le cèdre pleureur. Au-dessus du cours d'eau artificiel, suspendue à la voûte formée par ses branches, une mécanique fragile de bascule perpétuelle se compose de sept éléments. Au sommet de chacun un « bol chantant » tibétain et plus bas un entonnoir de laboratoire prolongé d'une baguette. Depuis le faîte, un filet d'eau s'écoule. L'arbre pleure.

Le petit débit remplit le cône jusqu'à ce qu'il bascule, faisant pivoter la baguette inférieure qui frappe le bol. Les contenants de verre étant de tailles différentes, le rythme de l'eau aussi, la cadence de ces carillons est lente et aléatoire.

Ajouter des sons paisibles et délicats afin de contrer l'environnement bruyant des alentours, le défi est de taille ! Pourtant une seule frappe suffit à nous envelopper dans un bain sonore. L'hypnose se propage dans la montagne, sommets et vallées du jardin ; l'urbanité s'évanouit.

Construit sur un équilibre des forces en jeu, le mécanisme est complexe. En utilisant la transparence et la minéralité du verre, la beauté du béton poli des poids, la finesse des filins d'acier, l'ensemble est léger, comme en suspension.

À chaque basculement, l'évidente simplicité crée la surprise, l'émerveillement. Nouvelle hypnose.

Arlaud s'amuse avec *maestria* des objets qu'il choisit. Ils deviennent alors sources de bricolage, bidouillage et expérimentation. La note de la petite cymbale tibétaine, isolée de l'autre côté du gué, en est la preuve.

Les six autres bols ont aussi des sonorités singulières : la tradition bouddhiste veut qu'un alliage de sept métaux en quantités différentes soit employé. Outre les sept chakras – entrées énergétiques du corps –, le nombre de métaux parle des sept corps du Système solaire ainsi que des sept jours leur étant reliés, par exemple argent/Lune/lundi. La voûte de l'arbre est une constellation.

L'instrument, objet sacré, produit deux sons de base ; un son méditatif, celui de l'enracinement, et un son harmonique, celui de son élévation. Il reforme ainsi un équilibre.

Avec son système technique de contrebalance et l'harmonie sympathique des sons choisis, l'artiste fait un cadeau à l'arbre vénérable. L'installation cinétique et sonore *Bascule* recrée une paix visuelle et auditive. À l'opposé des Futuristes épris de la machine et du bruit du monde moderne il y a un siècle.

Pensé *in situ*, le balancement de l'œuvre projette le visiteur dans un environnement immatériel, une bulle : une perturbation de l'espace-temps, une incroyable déformation du réel.

“ À chaque basculement, l’évidente simplicité crée la surprise, l’émerveillement. ”

— Cyril Macq

HEIDI AU JBAM ! MONSIEUR A. GRAS, ANCIEN PROPRIÉTAIRE DES LIEUX, IMAGINE AU DÉBUT DU XXe SIÈCLE UNE PORTION DES ALPES EN MINIATURE.

HEIDI SUD

Collectif Galta : Gaspar Reverdin, Aurélien Reymond & Medi Spiegelberg

par Cyril Macq

Le collectif Galta est un groupe d'architectes d'intérieur, designers et artistes fondé en 2015 à Genève qui questionne les relations entre les êtres et leur environnement social par des dispositifs circonstanciés : scénographie, installation, objet, architecture, publication. Leurs réalisations interrogent l'existence, le statut, l'esthétique des espaces habités ou pratiqués, lieux domestiques, jardins zoologiques, terrains de jeu, etc. Pour nourrir leur réflexion, le collectif valorise les rencontres interdisciplinaires par l'organisation et/ou la participation à des expositions, ateliers, résidences et conférences.

Interprétation des hauts sommets, le jardin est conçu comme un tableau dans la disposition des essences végétales, une mise-en-scène à ciel ouvert, pour d'éventuels personnages, les visiteurs du jardin.

Le collectif Galta propose une toute autre représentation, avec un bel ouvrage, un peu enterré, couvert d'un joli papier peint. Discret, il cache un envers, une structure réalisée en pin des Alpes, élégamment garnie de baguettes moulurées. L'arrière permet au visiteur de s'allonger et contempler par la fenêtre la chèvrerie, un châtaignier malade bientôt abattu et donc le Sud qu'elle cadre. Mais les Alpes n'y sont plus visibles, remplacées par le viaduc du tramway qui a réduit le jardin dans sa partie inférieure, par les avions, par les pylônes électriques. Littéralement étranglé, le poumon de verdure subit l'avancement de l'urbanisation. Le contraste est fort si l'on aperçoit par la lucarne le visiteur se promenant paisiblement. La trouée fait front à la ville, crée le tableau d'un paysage en mouvement, du genre télévisuel. L'esthétique des Alpes est loin, remplacée par celle des mégapoles : le grand écart d'Heidi entre ville et alpage ? Ou notre schizophrénie contemporaine, emballée par la dynamique urbaine, et simultanément fascinée par les déserts, les parcs naturels, les jardins botaniques.

Non loin de là, sur les crêtes du Jura, la ligne fortifiée de la Promenthouse – le fameux sentier des Toblerones – aligne une douzaine de caponnières,

presque identiques à la sculpture du collectif Galta. Façonnée en bunker, avec le débattement pour le canon, la fenêtre en escalier pour évîter les balles, cette relecture «ludique» de l'archîtecture défensîve convoque le passé de la Seconde Guerre mondiale et induît un rapprochement: l'origine, dans la guerre, de nos technologies et des bouleversements du paysage. Une nouvelle ère étaît née, faîte d'efforts titanesques pour établir des communications rapides, contrôler les espaces par des réseaux. Mutiler notre environnement est devenu habîtude.

Pas de béton, aucune idée de camouflage mais un costume faît de lambris, celui de l'archîtecture locale. Les fleurs du papier peint, gentianes, rhododendrons, edelweiss, sont garantes d'authenticîté, clin d'œil au vernaculaire helvétique inventé dans la seconde moîtié du XIX^e^ siècle, le *Heimatstil*. En opposîtion, le nom milîtaire de *Heidi Sud* évoque la Grosse Bertha allemande, la Barbara du mur de l'Atlantique, la Katioucha soviétique, ou les codes secrets de la guerre qui a tristement aimé les prénoms féminins.

Défense pacifiste, la construction propose un cadrage non plus offensif mais réflexif. Le vieillissement naturel de cette fabrique, le pin noirci, le papier déchiré, parle d'un temps révolu et de l'aujourd'hui à repenser.

Ambîvalents, complexes, les objets produîts par le collectif regardent l'environnement différemment. Nous sortons de la stricte contemplation du paysage admiré. Il s'agît de dérîver le regard, de le rendre polîtique. Car oui, le paysage est assurément polîtique.

“ La meurtrière, la fenêtre de tir, est presque une allégorie du paysage. Elle propose un point de vue, un cadrage non plus offensif mais contemplatif. ”

— Collectif Galta

LES ARTISTES INVITÉS AU JBAM SONT MARQUÉS PAR SA SITUATION ENCLAVÉE. TOUS EN FONT LE CONSTAT MAIS TOUJOURS OUVRENT NOTRE IMAGINAIRE.

SKYCROP
Séverin Guelpa
par Cyril Macq

Son travail artistique polymorphe s'articule autour du manifeste MATZA qu'il a fondé en 2014. Concerné par les processus de transformation du territoire et les forces sociales qui les opèrent, Séverin Guelpa développe une pratique à cheval entre son atelier et les quatre coins du monde. Il investit ponctuellement les lieux avec des équipes d'artistes et de scientifiques qui interagissent avec les habitants. Sur des territoires souvent extrêmes (déserts, glaciers, ...), MATZA devient un espace d'expérimentations collectives réfléchissant les enjeux politiques et environnementaux des territoires investis et la question de l'appropriation des matières premières.

Séverin Guelpa également qui n'apporte pas de solution à cet îlot mais des issues à venir aux problèmes de l'urbanisation endémique et de la densification exponentielle mondiales. À Meyrin, s'il existe un contrôle, les espaces cultivés continuent de disparaître au profit de logements. Cependant la cité entre ville et champs est très sensible au biotope, avec l'exemple du nouvel éco-quartier des Vergers.

Parallèlement à l'utilisation du toit des immeubles ou le développement des parois de végétaux, potagers urbains et autres, pour réguler la chaleur et filtrer les eaux de pluie, d'autres solutions s'inventent. À la diminution des terres cultivables et leur remplacement par la construction, imaginons des cultures avec un minimum d'emprise au sol. Il faut monter les potagers puisque le champ ne suffit plus et penser en hauteur une agriculture hors-sol.

L'artiste propose la sculpture-gabarit d'une future ferme verticale. Si sa hauteur de huit mètres et la monumentalité qui s'en dégage l'érige en modèle, la légèreté de sa structure et la transparence nous laisse passer au travers. Elle s'intègrerait au mobilier urbain.

La construction repose sur un système flexible de cubes : les lambourdes utilisées sont modulables et amovibles pour optimiser les configurations nécessaires à chaque emplacement. L'empilement central est stabilisé par deux structures latérales, pourrait l'être par une seule, ou sans, selon la situation.

L'ensemble est adaptable et déplaçable.

Dans un souci d'exemplarité écologique, le matériau structurel se sert des ressources alpines, le sapin, très économique. L'assemblage s'inspire des savoirs faires régionaux.

Les éléments naturels font le reste ; *Skycrop* profite des nourritures célestes : vent, eau et soleil ; matières premières qui précèdent la matière première. Au pied de la tour, un grand miroir incliné à 45 degrés capte la lumière chauffant les bacs par dessous. Au sommet, l'éolienne produit l'énergie d'un éclairage LED par-dessus les plantes. Un large sac déployé dans la partie supérieure récolte l'eau de pluie stockée dans deux bidons qui la répartissent ensuite sur les bacs.

L'installation est évolutive, avec ajout de bassins de culture possible, répartis à différents niveaux grâce aux sangles.

La gestion calorifique, lumineuse et aquatique relève du travail d'ingénierie propre à Séverin Guelpa, qui s'entoure de scientifiques pour trouver des solutions de transition, sociales et pérennes.

L'esthétique de l'artiste joue avec le minimalisme. Il est question d'efficacité dans les éléments choisis, toujours fonctionnels et bon marché. S'en dégage une évidente et belle nécessité. Cette radicalité qui expose simplement ce dont elle parle et dont elle a besoin fait la force de ce travail.

L'installation simule l'immeuble-poumon dans la ville. L'absence de terre et de végétaux dans les bacs, leur présence manquante, ou omniprésence, font de l'installation-sculpture une utopie que l'on attend.

Makita

“ Skycrop anticipe l’avenir en proposant la sculpture-gabarit d’une future ferme verticale.”

— Séverin Guelpa

CET ÉTÉ LES MEYRINOIS PARTENT SUR UN ATOLL AUX BAHAMAS OU UNE ÎLE AUX MARQUISES AVEC CLAIRE MAYET ; DEUX DUNES, DES PALMIERS, UNE PLAGE DE

…ON THE BEACH
Claire Mayet
par Cyril Macq

En pratiquant le mélange des genres, des matériaux et des champs de création, Claire Mayet s'emploie à traduire le sens d'un objet, d'une situation et à leur conférer un message différent du message original. Le détournement opéré donne naissance à de multiples formes, poétiques, burlesques et absurdes. Le décalage qui en ressort est son moteur. Simultanément à son action de curatrice de plusieurs événements artistiques, elle crée des rassemblements décalés et participatifs pour des associations de quartier et des lieux culturels. Une série d'événements festifs qui favorisent le lien social joint à une dérision politique.

rêve ! Indolents dans un transat, le trans-atlantique, qui nous mène dans d'autres contrées. À la main, un cocktail dont les dégradés harmonisent les chaises et les deux reliefs. Les enfants jouent devant nous dans le bac à sable coloré.

L'installation prend le contrepied du biotope du JBAM. Les petites îles tropicales concurrencent les rocailles de pierre en contrebas. Une espèce non représentée a poussé : le palmier, enfoncé dans les promontoires sous la forme de pics et agîtateurs de cocktail.

Et pourtant nous sommes dans le même registre de la reconstitution : pas de pierres des Alpes cependant mais du polystyrène recouvert de ciment pigmenté. Les nouveaux arbres supplantent les pins alentour : l'« agîtateur » se pare d'une laque de carrosserie plastique couleur chewing-gum ; l'autre imîte le pic synthétique argent brillant. Il faît miroir au ciel, devient bleu, ou aveugle sous le soleil. Il épouvante les oiseaux ; la paix sur notre atoll !

L'ensemble indique un basculement, le dîvertissement s'est transformé, la recherche d'évasion déplacée : nous passons des froids sommets, déflorés au XIX^e^ siècle, au chaud des plages inconnues. La quête d'un spectacle étonnant est la même, la consommation du dépaysement aussi. Avec la mondialisation et les avions qui passent sur nos têtes, l'espace est repoussé. De son côté le bonheur marchand aime le plus loin, le plus grand, comme ces décorations

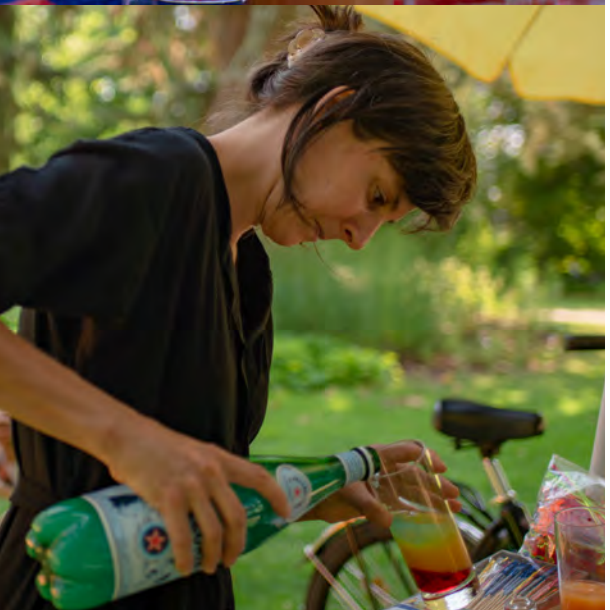
de cocktail démesurément agrandies. Le « pop », le « fun » sont ainsi garantis. Le paradoxe est de chercher à se couper d'une société tout en en conservant les codes.

Pendant ce temps, le goût des palmacées envahit les cités du monde, signe d'une uniformisation croissante, d'un climat réchauffé. L'installation préfigure le jardin à venir ?

Les deux nouvelles petites montagnes empruntent à l'esthétique moderne de la forme lisse, l'opposé des rocailles. Le design aime, pour nous rassurer, les formes courbes et nettes, saisies en un coup d'œil. Au final, *… on the beach*, avec son rêve de farniente, ses formes et sa construction, est un trompe-l'œil.

Mais pas l'artisanat de Claire Mayet fait d'expérimentations pour créer l'artifice : la coloration du ciment par pigments, les effets plastiques des palmiers et le dégradé du coton des transats. Du « fait maison » caractéristique de ses travaux, acquis dans sa pratique de la céramique, s'opposant au fabriqué-consommé privilégié aujourd'hui.

Pour montrer à voir notre société et ses croyances, l'artiste pratique une gentille ironie. Son terrain d'aventure : l'espace public où elle met en scène des événements collectifs, reconstitués et décalés. Réjouissant, son univers réunit le monde de l'art, la fête populaire et la politique. Nous autres sommes une condition *sine qua non* de son éthique, de son besoin de proximité, d'empathie et de générosité. De la bienveillance, enfin !



“ Un détournement qui donne naissance à une scénographie poétique, burlesque, voire absurde.”

— Claire Mayet

COMME TOMBÉE DU CIEL, UNE GRANDE SPHÈRE FAITE DE RONDINS DE BOIS RAYONNE SUR LA PELOUSE. SA GÉOMÉTRIE PARFAITE EST CELLE PRODUITE

BEAUTÉ EXTÉRIEURE

Sylvain Meyer & Jan Reymond

par Cyril Macq

Sylvain Meyer, artiste de land art, utilise les matériaux de la nature pour construire ses œuvres d'art éphémères. Ce sont des sculptures, mais aussi, à la façon d'un peintre, des textures et des paysages dans le paysage. Spécialiste de l'anamorphose, il modifie les espaces pour inventer des lieux surnaturels. Vétérinaire puis pilote d'avion, pianiste accompli, Jan Reymond s'est bien essayé à d'autres vies, poursuivant ses rêves d'enfant, avant de retourner à sa véritable passion : le bois. Ébéniste et sculpteur, cet artisan revendiqué, pour qui « chaque objet commence par un rêve », recherche la perfection dans chaque création.

par la nature, dans les astres, les cellules, les fleurs… La même plénitude se trouve dans les six cent disques qui la constituent, des cercles dans un cercle. Ces sections de tronc de sapin, essence proprement alpine, avec leur couleur naturelle jaune pâle, captent la lumière pour la renvoyer autour d'elle. Elle irradie, généreuse et nourricière.

La perfection de l'ouvrage se retrouve dans l'imposant diamètre de trois mètres qui nous dépasse ; dans sa réalisation magistrale aussi car Sylvain Meyer et Jan Reymond ont superposé ce qui représente vingt-sept mètres carrés de buches au sol. Autour d'un point central, toujours à la même distance correspondant au rayon extérieur, ils ont assemblé les morceaux de bois par un filin d'acier et des fers à béton peu visibles. L'ensemble solide et très lourd apparaît pourtant comme une bulle en suspension.

S'il s'agît bien d'un artefact humain rajouté au jardin, il s'harmonise avec lui, le symbolise même.

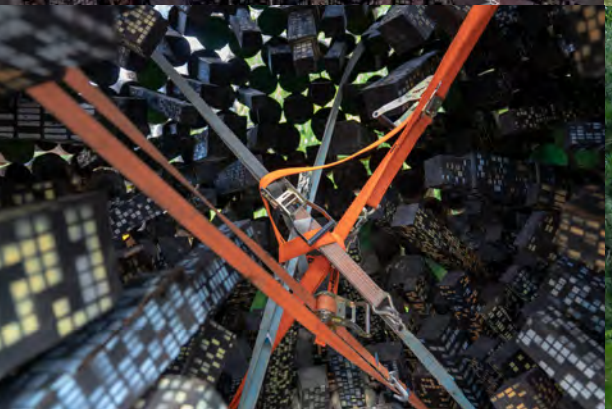
Beauté extérieure masque cependant une noirceur. Une petite excavation enjoint à y pénétrer. Soudain nous basculons dans une grotte. En son sein une cité sombre, peu engageante, repliée sur elle-même, dont les innombrables gratte-ciels pointent vers le centre. Où que l'on regarde, l'atmosphère est la même. La section circulaire des bûches s'est transformée en parallélépipède, issu d'une géométrie propre à l'esprit humain, qui n'appartient pas à la nature.

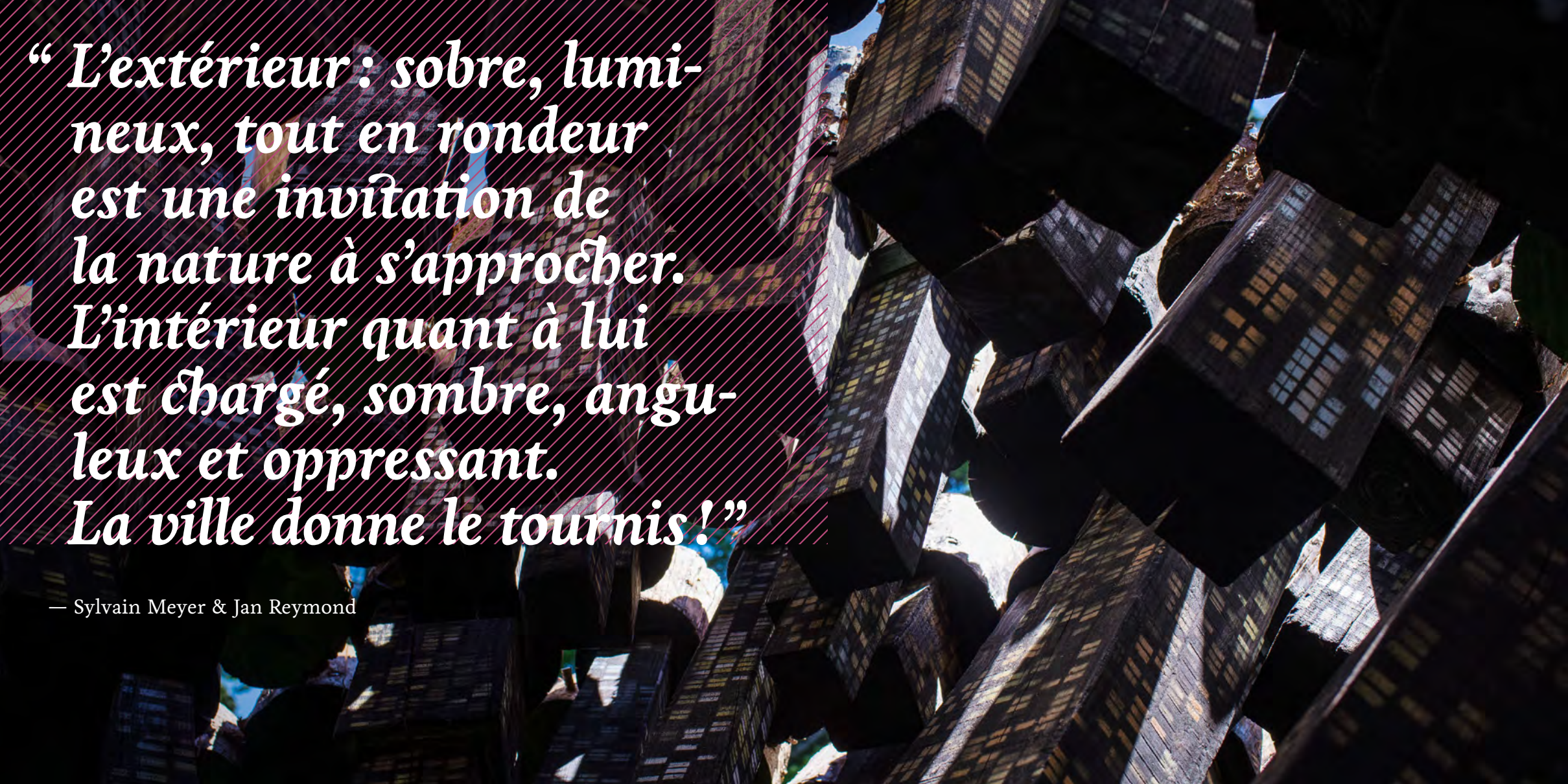
Le bois équarri pour former les immeubles a été calciné au chalumeau et repeint de milliers de fenêtres identiques. Celles-ci n'ouvrent sur rien, bien opaques. L'univers sombre, clos sur lui-même, ne dégage que l'isolement, l'enfermement, et nous renvoie à nous-mêmes, nos habitations au milieu de la pollution. La densité des éléments répétés, multipliés, comprimés, réduit la mobilité, et rend le « paysage-ville » irrespirable. Braqués sur le visiteur, ces pics et sommets d'aujourd'hui, contraires aux contemplations alpines qui portent le regard au loin, nous prennent en étau. Même l'ouverture semble, depuis l'intérieur, plus petite. La densification urbaine semble vouloir nous engloutir.

Faisant ressentir par un choc l'oppression, la cité sombre transmet au promeneur ce que le jardin vit actuellement. La bulle légère s'est métaphoriquement transformée en bulle sans lumière, qui est la nôtre et nous renvoie à nos responsabilités environnementales.

Par cette inversion des *topos*, la ville dans le jardin et non la respiration d'un jardin dans la ville, l'œuvre est le reflet de ce qui se passe au niveau mondial, l'équilibre instable de la planète.

Si Sylvain Meyer et Jan Reymond ajoutent un objet au monde, c'est pour rappeler et signifier la prévalence de la beauté dans celui-ci. Certes la bulle se resserre, le chemin est étroit mais, malgré une partie de son apparence, *Beauté extérieure* ouvre sur des possibles. La conjugaison d'un artisan et d'un artiste dans le faire, pour refaire le monde !





“ L’extérieur : sobre, lumineux, tout en rondeur est une invitation de la nature à s’approcher. L’intérieur quant à lui est chargé, sombre, anguleux et oppressant. La ville donne le tournis ! ”

— Sylvain Meyer & Jan Reymond

UN CERVIN CÉLESTE RENVERSÉ, UN CONTINENT DU CIEL, LE JARDIN À L'ENVERS ? NATHALIE WETZEL AFFICHE UNE PHOTOGRAPHIE DE CIEL SUSPENDUE AU FAÎTE DU

V
Nathalie Wetzel
par Cyril Macq

Nathalie Wetzel est une photographe approchant son médium d'une manière expérimentale pour le questionner : intervention sur le support des tirages, marouflage sur des châssis en volume, installation des tirages dans l'espace, ou encore travail de la surface des tirages en la perforant. Joint à cela, elle privilégie les installations qui perturbent l'espace réel qui accueille le travail : une façon de ne pas emprisonner la représentation dans l'espace figuré, mais de travailler à inventer une interaction avec le contexte dans lequel l'image est montrée. Parallèlement à son travail photographique, et s'inspirant de lui, l'artiste explore les possibilités du monotype ; une autre forme de prise d'empreinte.

chalet, emblème de l'architecture alpine typique du XIXe siècle qui a vu naître le JBAM. Un élément lisse dans un jardin où le plat n'existe pas, qui malgré sa minceur ouvre sur l'immensité. Les deux massifs des Alpes valaisannes qui le dessinent ont été retirés. Leurs silhouettes ne restent visibles que dans les accidents qui découpent l'image. La façade foncée du chalet à l'arrière, son toit pentu avec ses stalactites stylisées recréent leur masse sombre. À l'inverse d'un papier découpé traditionnel, les deux objets en positif ont été supprimés. Leur absence est l'indice de ce qui manque paradoxalement au JBAM : les Alpes ; et le bleu de leurs cieux qui ne sera jamais visible en raison des pollutions urbaines. La matérialisation d'une absence !

Depuis la création du regard panoramique au XIXe siècle, le paysage se perçoit comme un tout cohérent, notamment dans la représentation de l'immensité des montagnes. L'artiste opère un basculement dans nos habitudes de lecture et déconstruit nos modes de représentation. Car l'œil souvent accroche, se perd, fragmente.

Un doute s'installe sur ce qui est creux : le ciel ou le vide qui l'entoure ? Ou sur ce qui est relief : la photographie accrochée ou la masse du chalet qui la dessine ? L'œil fait la mise au point pour trouver le volume du paysage. Le motif apparaît, disparaît, se renverse.

Cette réflexion sur le plein et le vide questionne l'art photographique

qui sculpte avec la lumière. Pendant un développement argentique, ce qui est le cas ici, il transforme symboliquement un objet négatif en positif.

Si une prise de vue veut les trois dimensions, de la profondeur, son résultat sera au final dans le plan du papier. Il y a une forme d'impossibilité dans cet art qui convertit le regard en vision frontale. Nathalie Wetzel le signifie par cette image.

Son cliché n'est pas narratif, la matière intéresse peu l'artiste qui tend à l'impalpable. Seules sont conservées la distance de la prise de vue, et la lumière qui anime. On pourrait plus justement parler d'une empreinte de ciel.

Par les étapes successives de sa réalisation, l'art de la photographie opère une transformation. Il s'agit d'une interprétation. L'enregistrement du réel n'existe pas. Ici l'artiste conserve le grain très visible, apparu à l'agrandissement.

La ligne accidentée qui joue avec le vide remplace le cadre. Fin support rigide, le dibond – panneau composite aluminium – devient à son tour le châssis de l'image. Car la photographe privilégie les dispositifs et les installations pour dépasser une simple contemplation. Les tirages sont pensés pour un lieu, avec ce lieu, en totale interaction. Une photographie-objet pourrait-on dire, qui fait sortir le représenté de la figuration. D'où le nom, *V*, qui ne donne aucun indice, insiste sur la forme immédiatement comprise, qu'il faut dépasser.

L'œuvre laisse place à l'imagination de la montagne. Le bleu – est-il métaphysique ? – nous porte loin. Une réelle respiration !

“ Et si la montagne était de toute façon irreprésentable ?”

— Nathalie Wetzel

REMERCIEMENTS

Pour les artistes

– GUILLAUME ARLAUD : Alexandre Gerenton

– COLLECTIF GALTA : nos mères et l'armée suisse

– SÉVERIN GUELPA : Adrian Fernández Garcia

– CLAIRE MAYET : Coline Davaud · Pierre-Marie Mayet · Dyna et les jardiniers

– SYLVAIN MEYER & JAN REYMOND : Safary Abdullwahed · Delphine André · Éric André · Mike Barclay · Gabielle Candaux · Christian Celestino · Raphael Combremont · Didier Conod · Di-Troy · Justine Egloff · Eliott · Jawad Faqiri · Chriss Glass · Laurent Grandvuillemin · Karine Grillet · Olívier Guignard · Emmanuel Guillod · Thomas Hermman · Laurent Kloetzer · Nicolas Knoepfel · Augustin Occhionero · Violaine Rallu · Valentine Rey · Olívier Rochat · Bastien Siggen · Dominique Vuille · Mélanie Wenger · Nathalie & Marc Zeller

– NATHALIE WETZEL : Gaël Grívet

La commission du Fonds d'art contemporain de la ville de Meyrin (FACM)
– Cosima Deluermoz · Joseph Farine · Alban Kakulya · Caroline Labadie · Charlotte Laubard · Michèle Lechevalier · Nathalie Leuenberger · Jérôme Massard · Aldo Ortelli · Myriam Poiatti · Frédéric Post · Carole Rigaut · Pierre-Alain Tschudi

Les services communaux
– CULTURE & FACM : Camille Abele · Christian Fahrni · Axel Roduit · Thierry Ruffieux · Maribel Sanchez
– LES MÉDIATEURS CULTURELS : Begoña Cuquejo · Cyril Macq · Rachel Maisonneuve · Jean-Luc Riesen
– ENVIRONNEMENT : Maurice Callendret · Olivier Chatelain · Laurent Decrausaz · Philippe Trione · Jérémy Tritz et l'ensemble des jardiniers / jardinières du Jardin botanique alpin de Meyrin
– URBANISME : Jakob Schemel

Christine Keim · Djoon Leuenberger · Olivier Murith

Atelier Bruderlin SA

Et toutes les personnes qui ont permis la réalisation de ce projet.

RUE DE LA PRULAY

ENTRÉE JURA

ENTRÉE DÔLE

RUE LECT

ENTRÉE SALÈVE

ENTRÉE LE CAIRN

ROUTE DE MEYRIN

Maison du jardin

Chalet

Le Cairn

1.

2.

3.

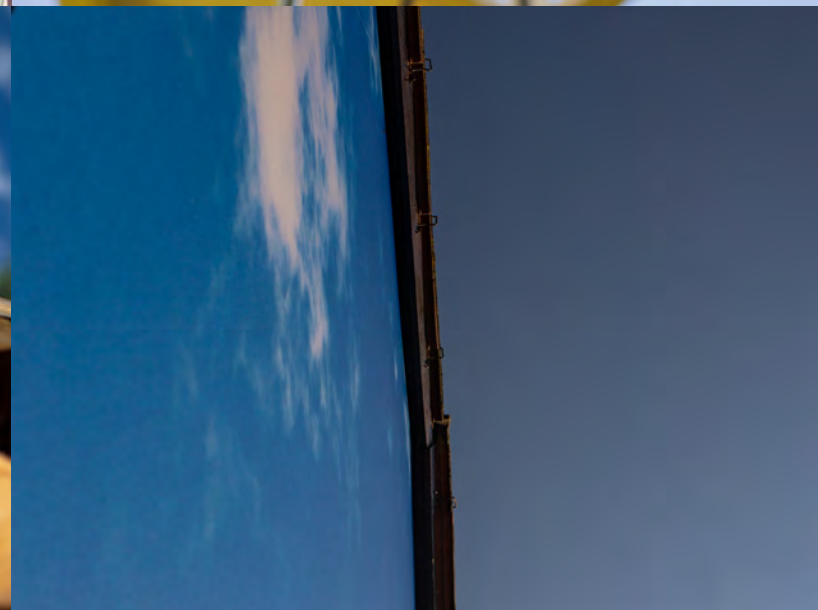
4.

5.

6.

tpg
18: Bois-du-Lan

tpg
14+18+57:
Jardin-Alpin-Vivarium



FACM@JBAM#2018!
JARDIN BOTANIQUE ALPIN DE MEYRIN
16 JUIN – 16 SEPT. 2018

FONDS D'ART CONTEMPORAIN DE MEYRIN

ISBN 978-2-8399-2468-9